

[Portraits de personnalités inspirantes : Annie Ernaux – Penser le présent]



« L'habitude de vivre au milieu du monde, il y a le café et l'épicerie, deux petites chambres, mais il y a toujours le bruit des criants. » Annie Ernaux, naît Annie Duchesne en 1940 en Normandie. Ses parents d'origine ouvrière, deviennent commerçants et possèdent alors un café épicerie. Par son parcours universitaire en lettres, l'autrice rompt avec son milieu populaire d'origine ; c'est cette rupture et sa condition de transfuge de classe qui seront la véritable matrice de son œuvre. Après avoir terminé le lycée, premier contact avec des milieux sociaux plus bourgeois, elle fera ses études à l'université de Rouen puis de Bordeaux et deviendra agrégée de lettres modernes en 1971. Elle est ensuite enseignante de français au lycée avant d'intégrer le Centre national d'enseignement à distance (CNED). Elle réside aujourd'hui dans une ville nouvelle, Cergy, qu'elle décrit comme une espèce de no man's land qui ne rappelle rien du passé.

« J'ai changé de monde, je le ressens toujours. »

« Tous les gens de Cergy viennent de partout, c'est une population sans racines. Une population qui n'a pas les mêmes strates de domination que dans les villes anciennes. »

Cette résidence, dans un lieu socialement neutre, est à la fois significatif et en opposition vis à vis de son œuvre qui par son caractère autobiographique et sociologique, accorde une place prédominante au passé, à la notion de souvenir et à la réflexion autour des différents milieux sociaux que l'autrice traverse au cours de sa vie.

Annie Ernaux marquera la littérature de par son hyperréalisme, traçant un véritable récit collectif de la condition de femme transfuge. De fait, son œuvre, majoritairement autobiographique, est considérée comme étroitement liée à la sociologie. Lorsqu'Annie Ernaux fait son entrée en littérature en publiant *Les Armoires vides* en 1974, récit de sa déchirure sociale, le terme de transfuge de classe n'existait pas ; seuls *Les héritiers* et *la Reproduction* traitaient des différences de classes. *Les héritiers* (1964), est une enquête sociologique de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron qui théorise pour la première fois comment l'école peut être un lieu de reproduction des inégalités sociales en démontrant les différences en matière de compétence sociales et culturelle des étudiants que l'école méconnaît en les traitant comme égaux scolairement ; selon les sociologues, « l'absence de don » scolaire des enfants issus de milieux populaires serait le résultat en réalité d'une socialisation différenciée du fait de leurs milieux sociaux. *La reproduction* (1970) des mêmes auteurs vient affirmer la notion de violence symbolique, c'est-à-dire l'intériorisation des normes par des individus, dont ils n'ont pas nécessairement conscience, qui sont liées à leur milieu social et qui les conditionnent.

Les Armoires vides traitent ainsi d'une impression, celle « d'être coupé en deux » que l'autrice ne peut nommer, à travers l'histoire de son passage du lycée à la faculté, et celle de son amour avec un garçon issu de la bourgeoisie. C'est seulement en 1985 qu'elle découvrira le terme décrivant sa condition, celle de transfuge de classe. À cette notion est alors attachée une forme de trahison ; celle de laisser derrière soi une certaine misère en étant emportée vers des milieux non seulement plus riches matériellement, mais avec des codes sociaux et des manières de faire différentes, renforçant de fait la rupture avec le milieu d'origine. « Je hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours lorsqu'on a trahi » selon Genet. C'est sur cette trahison que porte l'écriture « auto-socio biographique » d'Annie Ernaux, qui décrit de facto cette séparation dans les premières pages de *La Place* en 1983, récit de la prise de conscience du gouffre qui s'est creusé entre elle et son père, fidèle à sa condition paysanne et éloigné de la lecture, pour lequel elle obtiendra le Prix Renaudot en 1984. Il y a l'époque de l'enfance heureuse, de l'adéquation ou elle n'a pas encore de regard extérieur sur ses parents, regard venu de l'école et de la bourgeoisie, elle reste « dans le même ordre du monde ». À l'adolescence, par ses professeurs, par ses camarades naît alors ce regard « venu du dehors » qu'elle décrira plus précisément dans son roman *La Honte* (1997).

« Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie, et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. (...) Une distance de classe, mais particulière, qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé. »

C'est à cette difficulté de trouver « sa place », tandis que son père demeure « condamné à rester » à la sienne que le titre du récit fait référence. Cette « double condamnation » et le sentiment croissant de l'écart entre son milieu d'origine et celui du monde littéraire et bourgeois, la croissance des différences matérielles et de capitaux culturels entre elle et ses propres parents, poussent l'autrice à refuser le roman, à s'éloigner de la littérature qu'elle se destine pourtant à enseigner. Elle se décrira alors comme « immigrée de l'intérieur ».

« Ce que Bourdieu appelle la misère du monde, cela restera pour moi quelque d'ineffaçable, qui fait partie de moi. C'est important pour moi d'écrire certaines choses, d'aller vers la réalité et de ne pas inventer. Dans les engagements politiques, ce qui importe c'est ça, d'avoir vécu parmi ceux qui étaient dans une pauvreté plus générale. »

Malgré la désignation de récit « auto-socio biographique » Annie Ernaux garde une distance ambiguë avec les composantes du terme, sur la notion de l'autobiographie d'abord déclarant de fait son désir de ne pas écrire pour elle seule, dans une forme d'individualisme ; « (Le désir d'écriture) c'est un désir qui part de moi, qui n'est pas imaginaire, mais sachant très bien que je ne vais pas écrire simplement sur ce qui m'arrive, mais l'écrire de façon à le situer de manière générale. Je vis de façon individuelle, mais je veux l'écrire de manière collective. Je ne suis pas unique. Le mot auto est un peu gênant. » Et vis-à-vis de la sociologie « Je ne suis pas une écrivaine sociologique ».

Les Années, publié en 2008, est une sorte de fresque de sa vie, allant des années 1940 à sa date de publication, parsemée de photographie de l'écrivaine. Le récit commence par « Toutes les images disparaîtront. » L'autrice raconte que cette phrase lui est venue en 1985, alors qu'elle n'avait pas encore le projet de ce livre. L'image à l'origine de cette phrase est un trajet en RER, et la vision d'un jeune garçon « moi à la même époque. J'avais un grand adolescent et un autre, des jeunes gens, et ce petit garçon était le temps, la fuite du temps, et ce qui était brusquement la sensation très forte du temps de sa propre vie. Toutes les images disparaîtront, c'est l'idée de la fuite à travers ces images ». Cette notion d'image, et donc de photographie, aura également une place importante dans son œuvre ; dans *Les Années*, elle décrit son usage comme historique, comme une preuve du passé et d'une réalité à interroger, à déchiffrer. Dans *Une femme*, publié en 1987, elle justifie l'usage de la photo comme une manière de saisir l'insaisissable du plaisir amoureux avec par exemple les photos de lits ou de vêtements « les vêtements qui forment un tableau que l'on ne peut garder ».

L'autrice posera également à travers sa réflexion sociologique la question de sa condition de femme, notamment dans *La Femme gelée*, son troisième roman publié en 1981 qui retrace une partie de sa vie en se concentrant sur son histoire de femme des années 1960, du combat collectif des femmes françaises de cette époque et de l'idée de domination masculine. Après son parcours de lycéenne, elle dira que « La vie de femme commencera ensuite, dans le système du genre. » « L'indignité de mes désirs n'est pas une question que je me suis posée en cet instant, pas plus que lors de l'écriture, et c'est de cette absence qu'on voit le mieux la vérité. » Elle a alors lu *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, et la décrit comme une écrivaine ayant toujours voulu regarder les choses de façon directe. « À la fin des années 50, *Le Deuxième sexe*, tout son propos va à l'encontre de ce qui existe. » Tandis que *La Femme gelée* est déjà un ouvrage majeur du féminisme, elle publie en 2000, *L'évènement*, qui traite de l'avortement. Quatre ans après la légalisation de la pilule, et douze ans avant la Loi Weil qui légalisera l'interruption volontaire de grossesse en 1975, Annie Ernaux confie être tombée enceinte en 1963 et décrit alors sa volonté d'avorter à tout prix. « Comme d'habitude, il était impossible de déterminer si l'avortement était interdit parce que c'était mal, ou si c'était mal parce que c'était interdit ». Son œuvre est adaptée en 2020 au cinéma par Audrey Diwan.

Annie Ernaux est en somme une figure de la femme transfuge, qui de par l'hyperréalisme de son écriture amène une véritable profondeur sociologique sur sa propre vie, conférant à son récit une portée collective permettant à chacun de nourrir ses propres réflexions personnelles.